

la statue du désespoir, une femme regarde d'un œil sec, fixe, le misérable lumignon qui s'éteint. C'est à peine si elle à trente-cinq ans, on lui en donnerait quarante-cinq ; ses cheveux, jadis noirs comme du jais, maintenant presque blancs, tombent par mèches sur son dos et ses bras, et sur son pauvre corps amaigri est une méchante robe d'indienne mille fois reprise.

Il fait bien froid dans le taudis. La malheureuse a tant souffert, tant pleurée que la source des larmes est tarie. Elle ne pense plus, elle ne sait plus ! Voilà trois jours que le dernier croûton de pain à été dévoré. Il n'y a plus de ressources, rien à vendre, rien à engager. La brute, l'ivrogne boit toujours. Cet homme, qui ne gagne pas un morceau de pain, trouve le moyen de boire. Thérèse pensait bien froidement à se jeter dans le canal, mais voyant Germaine tordue par la douleur sur son grabat, elle n'osait pas l'abandonner encore. Elle attendait qu'elle fut morte pour aller se noyer...

La chandelle s'est éteinte. L'ivrogne ronfle toujours dans son coin. Thérèse, déchirant de ses ongles sa poitrine dévorée par la faim, vient de se laisser tomber anéantie sur l'unique escabeau de la mansarde et s'évanouit après avoir lancé un regard farouche du côté de sa belle-fille et murmuré d'une voix sourde : " Ce sera au moins une bouche de moins à nourrir." Ce n'était pourtant pas une méchante femme, elle n'avait pas conscience de ce qu'elle disait. Ce n'était pas de la haine, c'était plutôt de la jalousie. Le silence était profond. Dans la rue, pas un bruit. Germaine se souleva lentement sur sa couche, étouffant de sa main crispée le râle qui lui montait à la gorge, elle chercha à tâtons ses habits, s'en revêtit, puis s'appuyant d'une main contre le mur, elle alla tout doucement vers la porte, pouvant à peine se tenir sur ses jambes affaiblies. Enfin elle franchit le seuil. Mais là une quinte terrible la prit, elle se déchira les lèvres avec ses dents pour arrêter les éclats de cette crise, et sentant que tout tournait elle s'assit attendant qu'une éclaircie de vigueur lui permit de se remettre en route.

Quand Thérèse transie de froid, revint à elle, il faisait petit jour, son mari n'était plus là, aussitôt réveillé il était parti à la recherche de son ami qui devait lui rendre sa *politesse*, histoire de tuer le temps. La malheureuse femme se frotta les yeux, essaya de réchauffer ses doigts bleuis en soufflant dessus, et eût un mauvais sourire. Le jour qui paraissait annonçait la visite des huissiers ; elle se faisait une sorte de joie amère à l'idée de leur déception quand ils contemplerait ce vide navrant. Elle essaya de se lever, cherchant inconsciemment autour d'elle quelque chose qu'elle pût se mettre sous la dent, ne fût-ce que pour tromper la faim qui l'étreignait. Tout à coup, elle recula, les yeux démesurément ouverts par la stupeur ; la porte laissée entrebaillée venait de s'ouvrir tout-à-fait. Une sorte de fantôme livide glissait sur le sol sans détourner la tête, et d'un pas indécis et chancelant, s'approchait péniblement du grabat où il se laissait tomber tout d'une pièce à la renverse. C'était Germaine ou plutôt son ombre qui rentrait. Remise un peu de son premier effroi et ne comprenant rien à cette scène, Thérèse courut à sa belle-fille et glissa à genoux auprès d'elle n'osant pas lui adresser la parole. L'enfant ouvrit les yeux, et d'une voix douce, presque indistincte murmura : " J'étais une bouche inutile, c'est vrai....." Et sa tête s'affaissa en arrière. Elle avait donc entendu ?

Thérèse sanglotait et essayait de réchauffer contre son sein, les pieds glacés de la jeune fille. Celle-ci eut un tressaillement fébrile qui secoua tout son corps ; un jet de sang s'échappa

de ses lèvres ; elle poussa un profond soupir et ne bougea plus. Dans un dernier spasme, sa main droite, qu'elle avait tenue crispée jusque là s'ouvrit : il en tomba quelques pièces de monnaie blanche. A ce son inusité Thérèse se redressa d'un bond, vit cet argent éparpillé à terre, son œil hagard se reporta sur la morte qui avait conservé un sourire indéfinissable, dernier reflet d'angoisse, de souffrance et de pardon. Elle comprit tout. En moins d'une seconde elle se rendit compte de l'héroïsme, du désespoir, de la folie de cette pauvre enfant, qui sur le seuil de la tombe n'avait pas voulu être une bouche inutile. Alors elle poussa un cri de bête fauve, cri d'horreur et d'agonie, elle battit l'air de ses bras décharnés et s'abattit lourdement de toute sa hauteur. Au même instant, trois hommes mal vêtus entraient. C'étaient les huissiers. Il paraît que le spectacle était fait pour impressionner, car l'un d'eux retira son chapeau. La plus jeune des deux femmes était morte, bien morte, il n'y avait rien à faire de ce côté. Restait l'autre dont le cœur battait faiblement. A force de soins on parvint à la ranimer. Lorsqu'elle eut repris ses sens elle porta autour d'elle un regard égaré, puis montrant sa bouche de ses mains tremblantes et recourbées, elle dit d'un ton plaintif : Thérèse a faim, bien faim ! et elle éclata de rire. Ce rire était sec et strident, il déchirait et il navrait.

Dans la journée on l'emmenait dans un asile d'aliénés...

Au même moment, l'époux de cette malheureuse se faisait écraser sous les roues d'une voiture. Dans son état d'ivresse il n'avait su se garer au coin des rues. Comme il n'avait aucun papier sur lui qui pût faire constater son identité, on le porta sur les dalles du dernier asile des morts, la morgue !

UNE JEUNE FEMME.

UNE QUESTION PRATIQUE

Voici la chambrette : une table, quelques chaises, beaucoup de livres épars. On y voit la grave philosophie coudoyer la poésie profane et le légendaire... sac à tabac.

Les fronts sont soucieux, qui en douterait ? L'un roule une cigarette, cet autre plus prosaïque culotte son calumet ; la gravité de la situation se manifeste par d'immenses bouffées, elles se dessinent dans l'air en zigzags insaisissables... Mais peu à peu, cependant, les esprits s'éclaircissent, ce rayon de lumière intellectuelle grandit en raison de l'opacité de la fumée.

" Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale."

Ah ! qui ne reconnaît à ces signes une basoche de pauvres étudiants, une réunion de grands hommes aux abois.

Où est l'homme de profession qui n'a pas, au moins une fois dans sa vie, chaussé le cothurne sur ce théâtre de l'indigence et de l'esprit ?

Ils étaient donc, Jean, Robert, Ludovic et Alphonse, réunis un soir en conciliabule, tous quatre solides gaillards, jambe forte, esprit alerte, et chez qui les soucis faisaient aussi rarement invasion que les dix dollars dans leurs goussets. Je l'ai déjà dit, la position était grave.

Pour moi, dit Jean, dès que l'acre fumée commença à l'asphyxier, je propose l'ouverture du débat.

Adopté, s'écria Alphonse. *Transeal*, grommela Ludovic.

JEAN.—Vous connaissez, messieurs et confrères, la grave question qui nous rassemble.

ROBERT.—Nous la connaissons, nous la connaissons. Au diable les préambules, au fait, au fait ! Passe-moi donc, Ludovic, ton sac à tabac.

LUDOVIC.—Tiens, il passe.... *Sicut nubes, quasi fluctus, velut umbra.*

JEAN.—Nous devrions être moins légers. Rappelons-nous ce sérieux que la philosophie...

ROBERT.—Ta, ta, ta... tu veux jouer au Socrate, je te souhaite une Xanthippe pour exercer ta patience et mettre à profit ta gravité.

ALPHONSE.—S'il vous plaît, aucune allusion à l'autre sexe ; gardons-nous de l'introduire dans notre cénacle, la discussion sera déjà assez longue... vous comprenez ? Pour ce qui est de notre Président, il faut respecter son opinion, il est notre aîné à tous, et d'ailleurs son autorité.....

LUDOVIC.—Précisément : Il faut nous soumettre. *Omnis potestas a Deo.*

JEAN.—Il s'agit de nous choisir une voie. Nous ne pouvons pas aveuglément nous lancer dans des carrières sans examiner au préalable si nous y sommes appelés.

ALPHONSE (se penchant vers Robert). Il a un langage tout à fait parlementaire, as-tu remarqué ? Futur député, mon vieux. La ruine, la banqueroute.

JEAN.—Nous nous exposerions à faire fausse route, à briser notre avenir. Nous sommes à l'heure d'a présent, dans l'ombre, sans conducteurs...

LUDOVIC.—Tout comme dans Virgile :

" *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.*"

ALPHONSE.—Qu'en penses-tu, Robert ?

ROBERT.—Ce que j'en pense ? (fumant avec force) Ce que j'en pense ? Pardi ! Je le trouve excellent... ce tabac.

LUDOVIC.—*Rara avis !*

JEAN.—Eh bien ! procédons.

ROBERT.—Au diable la procédure. La procédure, le droit ? Je veux devenir millionnaire plutôt que jamais..... tout comme si je voyais grandir mon étoile légale dans le firmament des Codes. Ouf !

LUDOVIC.—Allons, procéder et procédure provoquent une confusion d'idées chez toi *Fallacia accentus* comme on disait à l'École.

ROBERT.—C'est faux, ça. On ne tenait jamais pareil langage à notre école de paroisse.

JEAN.—Quel Turlupin.

Ludovic.—

.....les turlupins

Inspides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mot grossier, partisans surannés."

* * *

Et on procède ainsi. On discute, on rit, on plaisante. L'entretien se prolonge et en définitive, qu'y a-t-il de décidé ? Rien. Celui-ci exploite sa manie de plaisanter sur tout, celui-là se tient à cheval sur quelques brides poétiques des anciens ou discute sur une leçon de philosophie qu'il n'a jamais apprise. L'enfant grandit, le caractère se forme ou plutôt se déforme ; il se revêt d'une teinte bohémienne souvent accentuée par une lecture de Murger. Nous obtenons ainsi des *drôles*, des Roger-Bontemps, avons-nous des hommes ? Sont-ce là les pionniers de l'avenir ? Il reste toujours une influence délétère de ces années perdues dans l'oisiveté, souvent même dans le dégoût ; l'âme perd de sa force, le caractère de sa trempe. On se choisit cependant une carrière : les professions libérales. Pourquoi ? Par ce que, me disait récemment un jeune homme, nous sommes trop pauvres pour faire autre chose.

Et qui voudrait dire que ces jeunes gens